

L'OSSERVATORE ROMANO

EDITION HEBDOMADAIRE  EN LANGUE FRANÇAISE

Unicuique suum Non praevalent

LXXI^e année, numéro 25 (3.638)

Cité du Vatican

mardi 23 juin 2020

Mettre à profit l'énergie positive née pendant la pandémie



Audience à une délégation
de Lombardie

page 4

DANS CE NUMÉRO

Page 2: Audience générale du 17 juin. Appel pour la liberté de conscience. *Page 3:* Angelus du 21 juin; message vidéo aux travailleurs de la mer. *Page 5:* Entretien avec Marilynne Robinson, par Andrea Monda. *Pages 6 et 7:* Les archives de la Gendarmerie pontificale et la politique de Pie XII pendant la deuxième guerre mondiale, par Andrea Riccardi. Entretien de Nicola Gori avec l'aumônier de la Garde suisse pontificale. *Page 8:* Semences de grâce en ville, par Paolo Affatato. *Page 9:* Appel du REPAM pour sauver l'Amazonie. *Page 10:* Entretien de Giordano Contu avec l'évêque de Gallup sur les indiens navajos. *Page 11:* Informations. *Page 12:* La déclaration «Nostra etàte», par Andrea Tornielli.

Audience générale du 17 juin

Des ponts entre le peuple et Dieu

Lecture: Ex 32, 11-14

Chers frères et sœurs, bonjour!

Dans notre itinéraire sur le thème de la prière, nous nous rendons compte que Dieu n'a jamais aimé avoir affaire à des orants «faciles». Et Moïse lui aussi ne sera pas un interlocuteur «mou», dès le premier jour de sa vocation.

Quand Dieu l'appelle, Moïse est humainement «un raté». Le livre de l'Exode nous le représente dans la terre de Madian comme un fugitif. Dans sa jeunesse, il avait éprouvé de la pitié pour son peuple et s'était également rangé en défense des opprimés. Mais il découvre très vite que, malgré ses bonnes intentions, de ses mains ne naît pas la justice, mais plutôt la violence. Voilà que ses rêves de gloire se brisent: Moïse n'est plus un fonctionnaire prometteur, destiné à une carrière rapide, mais quelqu'un qui a joué ses chances, et à présent il fait paître un troupeau qui n'est même pas le sien. Et c'est précisément dans le silence du désert de Madian que Dieu convoque Moïse à la révélation du buisson ardent: «C'est moi le Dieu de ton père, le Dieu d'Abraham, le Dieu d'Isaac et le Dieu de Jacob». Moïse alors se voila la face, dans la crainte que son regard ne se fixât sur Dieu» (Ex 3, 6).

A Dieu qui lui parle, qui l'invite à prendre à nouveau soin du peuple d'Israël, Moïse oppose ses peurs, ses objections: il n'est pas digne de cette mission, il ne connaît pas le nom

apparaît même un homme comme nous. Et cela nous arrive à nous aussi: quand nous avons des doutes, comment pouvons-nous prier? Nous ne réussissons pas à prier. Et c'est en raison de cette faiblesse, outre que par sa force, que nous sommes frappés par lui. Chargé par Dieu de transmettre la Loi à son peuple, fondateur du culte divin, médiateur des mystères les plus élevés, ce n'est pas pour autant qu'il cessera d'entretenir des liens étroits de solidarité avec son peuple, en particulier à l'heure de la tentation et du péché. Toujours attaché à son peuple. Moïse n'a jamais perdu la mémoire de son peuple. Et c'est l'une des grandeurs des pasteurs: ne pas oublier le peuple, ne pas oublier les racines. C'est ce que dit Paul à son jeune évêque bien-aimé Timothée: «Rappelle-toi de ta mère et de ta grand-mère, de tes racines, de ton peuple». Moïse est tellement ami avec Dieu qu'il peut parler avec lui face à face (cf. Ex 33, 11); et il restera tellement ami des hommes qu'il éprouvera de la miséricorde pour leurs péchés, pour leurs tentations, pour la nostalgie soudaine que les exilés éprouvent pour le passé, en repensant à lorsqu'ils étaient en Egypte.

Moïse ne renie pas Dieu, mais il ne renie pas non plus son peuple. Il est cohérent avec son sang, il est cohérent avec la voix de Dieu. Moïse n'est donc pas un «condottiere» autoritaire et despotique; au contraire, le livre des Nombres le définit comme le «plus humble et doux que la terre ait porté» (cf. 12, 3). Malgré sa condition privilégiée, Moïse ne cesse pas d'appartenir à cette multitude de pauvres en esprit qui vivent en faisant de la confiance en Dieu le viatique de leur chemin. C'est un homme du peuple.

Ainsi, la manière la plus caractéristique de prier de Moïse sera l'intercession (cf. *Catéchisme de l'Église catholique*, n. 2574). Sa foi en Dieu ne fait qu'un avec le sentiment de paternité qu'il nourrit pour son peuple. L'écriture le représente habituellement avec les mains tendues vers le haut, vers Dieu, presque comme pour faire un pont de sa personne entre le ciel et la terre. Même dans les moments les plus difficiles, même le jour où le peuple répudie Dieu et lui-même comme guide pour fabriquer un veau d'or, Moïse n'a pas le courage de se détourner de son peuple. C'est mon peuple. C'est ton peuple. Il ne renie pas Dieu, ni le

peuple. Et il dit à Dieu: «Ce peuple a commis un grand péché: ils se sont fabriqué un dieu d'or. Pourtant, s'il te plaisait de pardonner leur péché... Sinon, efface-moi, de grâce, du livre que tu as écrit!» (Ex 32, 31-32). Moïse ne marchande pas son peuple. Il est le pont, il est l'intercesseur. Tous les deux, le peuple et Dieu, et lui est au milieu. Il ne vend pas son peuple pour faire carrière. Ce n'est pas un arriviste, c'est un intercesseur: pour ses gens, pour sa chair, pour son histoire, pour son peuple et pour Dieu qui l'a appelé. Il est le pont. Quel bel exemple pour tous les pasteurs



Domenico Fetti, «Moïse devant le buisson ardent» (v. 1613-1617)

qui doivent être un «pont». C'est pourquoi on les appelle *pontifex*, ponts. Les pasteurs sont des ponts entre le peuple auquel ils appartiennent et Dieu, auquel ils appartiennent par vocation. Moïse est ainsi: «Seigneur, pardonne leur péché, autrement si Tu ne pardonnes pas, efface-moi du livre que tu as écrit. Je ne veux pas faire carrière avec mon peuple».

Et telle est la prière que les vrais croyants cultivent dans leur vie spirituelle. Même s'ils font l'expérience des manquements des personnes et de leur éloignement de Dieu, ces orants ne le condamnent pas, ne les refusent pas. L'attitude de l'intercession est propre aux saints, qui, à l'imitation de Jésus, sont des «ponts» entre Dieu et son peuple. En ce sens, Moïse a été le plus grand prophète de Jésus, notre avocat et intercesseur (cf. *Catéchisme de l'Église catholique*, n. 2577). Et aujourd'hui aussi, Jésus est le *pontifex*, il est le pont entre nous et le Père. Et Jésus intercède pour nous, il fait voir au Père les plaies qui sont le prix de notre salut et il intercède. Et Moïse est la figure de Jésus qui aujourd'hui prie pour nous, intercède pour nous.

Moïse nous incite à prier avec la même ardeur que Jésus, à intercéder pour le monde, à se rappeler que celui-ci, malgré toutes ses fragilités, appartient toujours à Dieu. Tous appartiennent à Dieu. Les pécheurs les plus affreux, les personnes les plus mauvaises, les dirigeants les plus corrompus sont des enfants de Dieu et Jésus sent cela et intercède pour tous. Et le monde vit et prospère grâce à la bénédiction du juste, à la prière de piété, à cette prière de piété que le saint, le juste, l'intercesseur, le prêtre, l'évêque, le Pape, le laïc, chaque baptisé, élève sans cesse pour les hommes, en chaque lieu et en chaque temps de l'histoire. Pensons à Moïse, l'intercesseur. Et quand nous avons envie de condamner quelqu'un et que nous nous mettons en colère – se mettre en colère fait du bien, mais condamner ne fait pas du bien –, intercédons pour lui: cela nous aidera beaucoup.

Le Pape a ensuite salué les pèlerins francophones:

Je salue cordialement les fidèles de langue française. Vendredi prochain, nous célébrerons la solennité du Cœur de Jésus. N'ayons pas peur de lui présenter toutes les intentions de notre humanité qui souffre, ses peurs, ses misères. Que ce Cœur, plein d'amour pour les hommes, donne à chacun l'espérance et la confiance! Que Dieu vous bénisse!

Appel du Pape

Respecter la liberté de conscience toujours et partout

A l'issue de l'audience générale le Pape a lancé un appel pour la «Journée de la conscience»:

C'est aujourd'hui la «Journée de la conscience», qui s'inspire du témoignage du diplomate portugais Aristides de Sousa Mendes, qui, il y a quatre-vingts ans, décida de suivre la voix de sa conscience et sauva la vie à des milliers de juifs et d'autres personnes persécutées. Que la liberté de conscience puisse toujours et partout être respectée; et que chaque chrétien puisse donner l'exemple d'une conscience droite et illuminée par la parole de Dieu.



de Dieu, il ne sera pas cru par les israélites, il a une langue qui balbutie... Et tant d'autres objections. La parole qui fleurit le plus souvent sur les lèvres de Moïse, dans chaque prière qu'il adresse à Dieu, est la question: «Pourquoi?». Pourquoi m'as-tu envoyé? Pourquoi veux-tu libérer ce peuple? Dans le Pentateuque, il y a même un passage dramatique, où Dieu reproche à Moïse son manque de confiance, un manque qui l'empêchera d'entrer dans la terre promise (cf. Nb 20,12).

Avec ces craintes, avec ce cœur qui vacille souvent, comment Moïse peut-il prier? Moïse

Angelus du 21 juin

Dignité et sécurité pour les migrants

Chers frères et sœurs, bonjour!

Dans l'Évangile de ce dimanche (cf. Mt 10, 26-33) retentit l'invitation que Jésus adresse à ses disciples à ne pas avoir peur, à être forts et confiants face aux défis de la vie, en les avertissant à l'avance des adversités qui les attendent. Le passage d'aujourd'hui fait partie du discours missionnaire, avec lequel le Maître prépare les apôtres à la première expérience d'annonce du Royaume de Dieu. Jésus les exhorte avec insistance à «ne pas avoir peur». La peur est l'un des ennemis les plus laids de notre vie chrétienne. Jésus exhorte: «N'ayez pas peur», «N'ayez pas peur». Et Jésus décrit trois situations concrètes qu'ils devront affronter.

Tout d'abord, la première, l'hostilité de ceux qui voudraient faire taire la Parole de Dieu, en l'édulcorant, en la diluant, ou en réduisant au silence celui qui l'annonce. Dans ce cas, Jésus encourage les apôtres à diffuser le message de salut qu'Il leur a confié. Jusque-là, Il l'a transmis avec précaution, presque en cachette, dans le petit groupe des disciples. Mais eux devront parler «au grand jour», c'est-à-dire ouvertement, et annoncer «des toits» – c'est ce que dit Jésus –, c'est-à-dire publiquement, son Évangile.

La deuxième difficulté que les missionnaires du Christ rencontreront est la menace physique contre eux, c'est-à-dire la persécution directe contre leurs personnes, jusqu'à la mort. Cette prophétie de Jésus s'est réalisée à toutes les époques: c'est une réalité douloureuse, mais elle atteste la fidélité des témoins. Combien de chrétiens sont persé-

cutés aujourd'hui aussi dans le monde entier! Ils souffrent pour l'Évangile avec amour, ce sont les martyrs de notre époque. Et nous pouvons dire avec certitude qu'ils sont plus nombreux que les martyrs des premiers temps: tant de martyrs, seulement parce qu'ils sont chrétiens. A ces disciples d'hier et d'aujourd'hui qui souffrent de la persécution, Jésus recommande: «Ne craignez rien de ceux qui tuent le corps, mais ne sauraient tuer l'âme» (v. 28). Il ne faut pas se laisser effrayer par ceux qui cherchent à éteindre la force évangélique par l'arrogance et la violence. En effet, ces derniers ne peuvent rien contre l'âme, c'est-à-dire contre la communion avec Dieu: personne ne peut enlever celle-ci aux disciples parce qu'elle est un don de Dieu. La seule peur que le disciple doit avoir est celle de perdre ce don divin, la proximité, l'amitié avec Dieu, en renonçant à vivre selon l'Évangile et en se procurant ainsi la mort morale, qui est l'effet du péché.

Le troisième type d'épreuve que les disciples devront affronter est indiqué par Jésus dans la sensation, dont certains pourront faire l'expérience, que Dieu lui-même les a abandonnés, en restant éloigné et silencieux. Ici aussi, Il exhorte à ne pas avoir peur, car bien que traversant ces épreuves et d'autres, la vie des disciples est solidement entre les mains de Dieu, qui nous aime et nous protège. Elles sont comme les trois tentations:



édulcorer l'Évangile, le diluer; la deuxième, la persécution; et la troisième, la sensation que Dieu nous a laissés seuls. Jésus aussi a souffert cette épreuve dans le jardin des oliviers et sur la croix: «Père, pourquoi m'as-tu abandonné?», dit Jésus. On ressent parfois cette sécheresse spirituelle; nous ne devons pas avoir peur. Le Père prend soin de nous, parce que notre valeur est grande à ses yeux. Ce qui importe c'est la franchise, c'est le courage du témoignage, du témoignage de foi: «reconnaître Jésus devant les hommes» et aller de l'avant en faisant du bien.

Que la Très Sainte Vierge, modèle de confiance et d'abandon en Dieu à l'heure de l'adversité et du danger, nous aide à ne jamais céder au découragement, mais à nous confier toujours à Lui et à sa grâce, parce que la grâce de Dieu est toujours plus puissante que le mal.

A l'issue de l'Angelus, le Pape a ajouté le paroles suivantes:

Chers frères et sœurs, hier, les Nations unies ont célébré la journée mondiale des réfugiés. La crise provoquée par le coronavirus a mis en lumière l'exigence d'assurer la protection nécessaire également aux personnes réfugiées, pour garantir leur dignité et leur sécurité. Je vous invite à vous unir à ma prière pour un engagement renouvelé et efficace de tous en faveur de la protection effective de chaque être humain, en particulier de ceux qui ont été obligés de fuir à cause de situations de grave danger pour eux ou pour leurs familles.

Un autre aspect sur lequel la pandémie nous a fait réfléchir est la relation homme-environnement. La fermeture a diminué la pollution et a fait redécouvrir la beauté de tant de lieux libérés de la circulation et des bruits. A présent, avec la reprise des activités, nous devrions tous être plus responsables du soin de la maison commune. J'apprécie les multiples initiatives qui, dans toutes les parties du monde, naissent «d'en-bas» et vont dans ce sens. Aujourd'hui à Rome, par exemple, il y en a une consacrée au fleuve du Tibre. Mais il y en a de nombreuses dans d'autres lieux! Puisse-elles encourager une citoyenneté toujours plus consciente de ce bien commun essentiel.

Aujourd'hui, dans ma patrie et dans d'autres lieux, on célèbre la journée consacrée au père, aux papas. J'assure tous les pères de ma proximité et de ma prière. Nous savons tous qu'être père n'est pas un métier facile! C'est pourquoi nous prions pour eux. Je rappelle de manière particulière également nos pères qui continuent à nous protéger du Ciel.

Et je vous salue tous, chers fidèles romains et pèlerins venus de diverses parties d'Italie – à présent, on commence à voir des pèlerins – et, toujours plus, également d'autres pays – il y en a certains: je vois les drapeaux... Je vous salue en particulier, vous les jeunes: aujourd'hui nous rappelons saint Louis de Gonzague, un jeune garçon plein d'amour pour Dieu et pour son prochain; il mourut très jeune, ici à Rome, parce qu'il prenait soin des malades de la peste. Je confie tous les jeunes du monde à son intercession.

Et je souhaite à tous un bon dimanche. S'il vous plaît, n'oubliez pas de prier pour moi. Bon déjeuner et au revoir!

Message vidéo aux pêcheurs et travailleurs maritimes

La reconnaissance du Pape pour les sacrifices affrontés au cours de la pandémie

A cause du coronavirus «votre travail en tant que personnel maritime et pêcheurs est ainsi devenu encore plus important, parce qu'il fournit de la nourriture et d'autres biens de première nécessité à toute notre famille humaine. Nous vous en sommes reconnaissants»: c'est ce qu'a assuré le Pape dans un message vidéo aux travailleurs de la mer diffusé le 17 juin.

Chers frères et sœurs,

Notre monde vit des temps difficiles, car nous devons affronter les souffrances provoquées par le coronavirus. Votre travail en tant que personnel maritime et pêcheurs est ainsi devenu encore plus important, parce qu'il fournit de la nourriture et d'autres biens de première nécessité à toute notre famille humaine. Nous vous en sommes reconnaissants. Mais aussi parce que nous connaissons les risques que comporte votre travail. Au cours de ces derniers mois, vos vies et votre travail ont subi des changements importants; vous avez dû faire, et vous continuez à faire, de nombreux sacrifices. De longues périodes passées à bord de navires sans pouvoir descendre à terre, la séparation de vos familles, de vos amis et de vos pays d'origine, la peur d'être contaminés... Toutes ces choses représentent un fardeau lourd à porter, en ce moment plus que jamais.

Je voudrais vous dire quelque chose à tous. Sachez que vous n'êtes pas seuls et que l'on ne vous oublie pas. Votre travail en mer vous sépare souvent des autres, mais vous êtes proches de moi dans mes pensées et mes prières, ainsi que dans celles de vos aumôniers et des bénévoles de Stella Maris. L'Évangile lui-même nous rappelle cela, lorsqu'il nous parle de Jésus et de ses premiers disciples, qui étaient des pêcheurs.

Aujourd'hui, je voudrais vous offrir un message et une prière d'espérance, de réconfort et de consolation face à toutes les difficultés que vous devez endurer. Je voudrais également offrir une parole d'encouragement à tous ceux qui travaillent avec vous pour apporter un soin pastoral au personnel maritime.

Puisse le Seigneur bénir chacun de vous, ainsi que votre travail et vos familles, et puisse la Vierge Marie, Étoile de la Mer, vous protéger toujours. Je vous donne moi aussi ma bénédiction et je vous porte dans mes prières. Et je vous demande, s'il vous plaît, de ne pas oublier de prier pour moi. Merci.



Audience à une délégation de Lombardie

Mettre à profit l'énergie positive née pendant la pandémie

«Le moment est venu à présent de tirer profit de toute l'énergie positive qui a été investie»: c'est ce qu'a recommandé le Pape François aux représentants des zones italiennes les plus frappées par la pandémie du covid-19, reçus en audience dans la matinée du samedi 20 juin, dans la salle Clémentine.

Chers frères et sœurs, bienvenus!

Je remercie le président de la région Lombardie pour ses paroles. Je salue cordialement l'archevêque de Milan, les évêques de Bergame, Brescia, Crémone, Crema et Lodi, ainsi que les autres autorités présentes. Je salue les médecins, les infirmier(e)s, les agents de santé et ceux de la protection civile, et les chasseurs alpins. Je salue les prêtres et les personnes consacrées. Vous êtes venus en représentant la Lombardie, l'une des régions italiennes les plus touchées par l'épidémie du covid-19, avec le Piémont, l'Emilie-Romagne et la Vénétie, en particulier Vo' Euganeo, représenté ici par l'évêque de Padoue. Aujourd'hui j'embrasse par la pensée également toutes ces régions. Et je salue les représentants de l'Hôpital «Spallanzani» de Rome, un établissement médical qui s'est beaucoup prodigué pour lutter contre le virus.

Au cours de ces mois tourmentés, les différentes composantes de la société italienne se sont efforcées de faire face à la crise sanitaire avec générosité et engagement. Je pense aux institutions nationales et régionales, aux communes; je pense aux diocèses et aux communautés paroissiales et religieuses; aux nombreuses associations de bénévolat. Nous avons senti plus forte que jamais notre reconnaissance à l'égard des médecins, des infirmier(e)s et de tous les agents de la santé, en première ligne pour accomplir un service difficile et parfois héroïque. Il y a eu des signes visibles d'humanité qui réchauffent le cœur. Un grand nombre d'entre eux sont tombés malades et certains malheureusement sont morts, dans l'exercice de leur profession. Nous les rappelons dans la prière, et avec une grande gratitude.

Dans le tourbillon d'une épidémie ayant des effets dévastateurs et inattendus, la présence fiable et généreuse du personnel médical et paramédical a constitué le point de référence sûr, avant tout pour les malades, mais de façon véritablement spéciale pour leurs familles, qui dans ce cas n'avaient pas la possibilité de rendre visite à leurs proches. Et ainsi, ils ont trouvé en vous, soignants, presque d'autres membres de la famille, capables d'unir à leur compétence professionnelle les attentions qui sont des expressions concrètes d'amour. Les patients ont souvent senti qu'ils avaient à leur côté des «anges», qui les ont aidés à retrouver la santé et, en même temps, les ont consolés, soutenus, et parfois accompagnés jusqu'au seuil de la rencontre finale avec le Seigneur. Ces agents de la santé, soutenus par la sollicitude des aumôniers des hôpitaux, ont témoigné de la proximité de Dieu à l'égard de celui qui souffre; ils ont été des artisans silencieux de la culture de la proximité et de la tendresse. Culture de la proximité et de la tendresse. Et vous en avez été témoins, même dans les petites choses: dans les caresses... y compris à travers le téléphone portable, relier cette personne âgée qui allait mourir avec son fils, avec sa fille, pour leur dire au-revoir, pour les voir une dernière fois...; des petits gestes de créativité et d'amour... Cela nous a fait du bien à tous. Un témoignage de proximité et de tendresse.

Chers médecins et infirmier(e)s, le monde a pu voir tout le bien que vous avez fait dans une situation de grande épreuve. Même épuisés, vous avez continué à vous engager avec professionnalisme et abnégation. Combien de médecins et de personnel paramédical, d'infirmier(e)s, ne pouvaient pas rentrer chez eux et dormaient là, où ils le pouvaient, car il n'y avait plus de lits à l'hôpi-

tal! Et cela suscite l'espérance. Vous [le Pape s'adresse au président de la Région] avez parlé de l'espérance. Et cela suscite l'espérance. Vous avez été l'un des piliers de tout le pays. A vous ici présents et à vos collègues de toute l'Italie, vont mon estime et mes sincères remerciements, et je suis certain d'exprimer les sentiments de tous.

Le moment est venu à présent de tirer profit de toute cette énergie positive qui a été investie. Ne l'oubliez pas! C'est une richesse qui est allée certainement en partie «à fonds perdu», dans le drame de l'urgence; mais elle peut et elle doit en bonne partie, porter du fruit pour le présent et l'avenir de la société lombarde et italienne. La pandémie a marqué profondément la vie des personnes et de l'histoire des communautés. Pour honorer la souffrance des malades et des nombreux défunts, surtout des personnes âgées, dont l'expérience de vie ne doit pas être oubliée, il faut construire le lendemain: cela exige l'engagement, la force et le dévouement de tous. Il s'agit de répartir des innombrables témoignages d'amour généreux et gratuit, qui ont laissé une empreinte indélébile dans les consciences et dans le tissu de la société, enseignant combien sont nécessaires la proximité, le soin, le sacrifice, pour nourrir la fraternité et la coexistence civile. Et, en me tournant vers l'avenir, il me vient à l'esprit ce discours de Fra Felice au lazaret, dans le livre de Manzoni [*Les fiancés*, chap. 36]: avec quel réalisme il regarde la tragédie, il regarde la mort, mais il regarde l'avenir et va de l'avant.

De cette façon, nous pourrions sortir de cette crise spirituellement et moralement plus forts; et cela dépend de la conscience et de la responsabilité de chacun de nous. Non pas seuls, mais ensemble et avec la grâce de Dieu. En tant que croyants, il nous revient de témoigner que Dieu ne nous abandonne pas, mais donne un sens dans le Christ également à cette réalité et à notre limite; qu'avec son aide, on peut affronter les épreuves les plus dures. Dieu nous a créés pour la communion, pour la fraternité, et aujourd'hui plus que jamais, la prétention de tout miser sur soi – c'est illusoire –, de faire de l'individualisme le principe-guide de la société, s'est révélée illusoire. Mais soyons attentifs, car, dès que la crise est passée, il est facile de dérapier, il est facile de retomber dans cette illusion. Il est facile d'oublier très vite que nous avons besoin des autres, de quelqu'un qui prenne soin de nous, qui nous donne du courage. Oublier que, tous, nous avons besoin d'un Père qui nous tend la main. Le prier, l'invoquer, n'est pas une illusion; l'illusion, c'est de penser pouvoir nous en passer! La prière est l'âme de l'espérance.

Au cours de ces mois, les personnes n'ont pas pu participer physiquement aux célébrations liturgiques, mais elles n'ont pas cessé de se sentir membre d'une communauté. Elles ont prié individuellement ou en famille, également à travers les moyens de communication sociale, spirituellement unies et en percevant que l'étreinte du Seigneur allait au-delà des limites de l'espace. Le zèle pastoral et la sollicitude créative des prêtres ont aidé

les personnes à poursuivre le chemin de la foi et à ne pas demeurer seuls face à la douleur et à la peur. Cette créativité sacerdotale qui a vaincu quelques rares expressions «adolescentes» contre les mesures de l'autorité, qui a l'obligation de protéger la santé du peuple. La plupart ont été obéissants et créatifs. J'ai admiré l'esprit apostolique de nombreux prêtres, qui portaient avec leur téléphone, frapper aux portes, sonner aux foyers: «Avez-vous besoin de quelque chose? Je vous fais les courses...». Mille choses. La proximité, la créativité, sans gêne. Ces prêtres qui sont restés aux côtés de leur peuple dans le partage prévenant et quotidien: ils ont été des signes de la présence consolante de Dieu. Ils ont été des pères, non pas des adolescents. Malheureusement, un grand nombre d'entre eux sont décédés, comme pour les médecins et le personnel paramédical. Et parmi vous aussi, il y a des prêtres qui ont été



malades et grâce à Dieu, ils sont guéris. A travers vous, je remercie tout le clergé italien, qui a donné une preuve de courage et d'amour aux gens.

Chers frères et sœurs, je renouvelle à chacun de vous et à tous ceux que vous représentez, ma profonde appréciation pour ce que vous avez fait dans cette situation pénible et complexe. Que la Vierge Marie, vénérée dans de nombreux sanctuaires et églises dans vos terres, vous accompagne et vous soutienne toujours de sa protection maternelle. Et n'oubliez pas qu'à travers votre travail à tous, médecins et personnel paramédical, bénévoles, prêtres, religieux, laïcs, qui avez fait cela, vous avez commencé un miracle. Ayez foi et, comme le disait ce tailleur, théologien manqué: «Je n'ai jamais trouvé que Dieu ait commencé un miracle sans bien le terminer» [Manzoni, *Les fiancés*, chap. 24]. Que ce miracle que vous avez commencé finisse bien! De mon côté, je continue à prier pour vous et pour vos communautés, et je vous donne avec affection une Bénédiction apostolique spéciale. Et vous, s'il vous plaît, n'oubliez pas de prier pour moi, j'en ai besoin. Merci.

[Bénédiction]

A présent, la liturgie du salut. Mais nous devons être obéissants aux dispositions: je ne vous ferai pas venir ici, c'est moi qui viendrai, en passant, vous saluer poliment, comme cela doit se faire, comme les autorités nous ont dit de faire. Et ainsi, en tant que frères, nous nous saluons et nous prions l'un pour l'autre. Avant cela, faisons la photo de groupe puis je passerai vous saluer.

Je récit

LE MOT DE L'ANNÉE

ANDREA MONDA

Dans le message pour la journée mondiale des communications sociales, le Pape invite les hommes à revenir à la bonne habitude de raconter des histoires. Raconter de bonnes histoires sert à ne pas nous égarer. Le Pape François dit en effet: «Nous avons besoin de respirer la vérité des bons récits: des récits qui construisent, et non qui détruisent; des récits qui aident à retrouver des racines et la force d'aller de l'avant ensemble. Dans la confusion des voix et des messages qui nous entourent, nous avons besoin d'un récit humain, qui parle de nous et de la beauté qui nous habite». Nous demandons à Marilynne Robinson, écrivaine et essayiste américaine, auteure affirmée et qui compte parmi les plus fins critiques littéraires, pourquoi les histoires sont-elles aussi importantes?

«L'expérience la plus forte et la plus pure que j'ai vécue au cours de ma vie d'histoires et de narrations m'a été apportée par les livres et les chansons que me lisait et me chantait ma mère. Généralement, ils étaient très, très tristes: des enfants abandonnés, des enfants qui mouraient et étaient pleurés avec amertume et avec douceur, des enfants orphelins. Mon frère et moi pleurons toujours, et nous



continuons à demander à pouvoir les entendre à nouveau. Je pense qu'ils ont été un enseignement profond à la compassion, cette intense et saine tristesse que les enfants éprouvent, avec une grande générosité, pour un ramoneur, pour un chien perdu ou pour un prince boiteux. Très souvent, j'ai entendu des personnes adultes faire l'éloge d'un livre, en disant qu'il les avait fait pleurer. J'ai donc tendance à penser qu'un livre vraiment bon peut affronter la peur réelle et la douleur réelle, la faute ou la honte, et susciter une identification pleine de compassion chez le lecteur, qui est aussi appréciable que lui offrir un monde dont profiter et un modèle à imiter. Il me semble que la compassion, dans sa signification la plus ample, est la vie de l'âme, l'équivalent humain de la grâce divine. Si la dureté d'une histoire est compensée par le désir profond du lecteur que les choses puissent être différentes, le narrateur et le lecteur ont créé une histoire entre eux. Bien évidemment, pour que cela se produise, l'écrivain doit avoir lui aussi une compréhension pleine de compassion et délicate du monde qu'il est en train de créer. Le philosophe américain Charles Sanders Peirce a dit que Dieu serait plus divin en aimant ceux qui lui ressemblent le moins.

Compassion nécessaire

Entretien avec Marilynne Robinson

Je pense que les textes les plus durs cherchent souvent, même s'ils n'y arrivent pas toujours, à susciter une étroite pour ceux que seuls Dieu et l'écrivain réussissent à aimer».

Dans quel sens les histoires doivent-elles être «bonnes»? En raison de leur contenu? A cause du style avec lequel elles sont écrites? Pourtant les histoires (les romans, les films, les journaux) racontent la plupart du temps des histoires pleines de méchanceté. Quel est le rapport entre la nécessité de raconter des histoires bonnes et la présence du mal dans la vie des hommes?

Les bonnes histoires proviennent d'un lieu si profond de la conscience que leur «bonté» naît d'éléments qui se sont fondus et modifiés réciproquement et qui ont fait appel à de nouveaux éléments à travers l'association et la mémoire culturelle – tout cela a germé avant même que l'écrivain n'ait en lui quelque chose de plus qu'une semence vivante de pensée incarnée, qu'une idée. Quand la réalisation a lieu, l'écrivain doit être très attentif à la nature de l'histoire. Quelle voix y parlera? Quel langage lui donnera de l'épaisseur? Une bonne histoire est la collaboration féconde entre l'écrivain et la chose qui doit être écrite. Cette qualité est palpable dans l'œuvre. Je le dis à nouveau, cette vision de la question n'a pas d'implications évidentes pour la valeur de l'histoire en termes moraux, si ce n'est d'une manière très essentielle, car elle est un exemple de la réalité du fait que nos esprits sont faits de manière étrange et merveilleuse. Nous pouvons imaginer et parler aux limites les plus extrêmes de nos mots et de notre compréhension et, miracle des miracles, être compris. Une bonne histoire explicite un moment du fonctionnement de l'esprit, et ceux qui l'écoutent la reconnaissent d'une certaine manière comme étant la leur.

Le Pape affirme que raconter des histoires permet à chaque homme de cerner sa propre identité et aide à comprendre la réalité. La littérature a-t-elle également une fonction cognitive? A quoi sert la littérature?

J'ai rempli ma tête de tellement de littérature pendant tant d'années, que je peux difficilement donner un témoignage objectif sur la question. Je suis d'accord sur le fait que les récits de toutes sortes – publicité, commérages, les messages les plus trash – ont, de fait, un rapport avec notre perception de nous-mêmes et des autres. Les personnes sont largement forgées par leurs attentes, par la manière dont elles attendent que se déroule la trame de leur vie, et cela peut les rendre craintives ou hostiles, ou bien égoïstes, et même privées de respect pour leurs histoires heureuses. Les jeunes écrivains ont souvent le sentiment de devoir être résolument fidèles à cette «réalité» qu'eux-mêmes n'ont jamais vécue, si ce n'est comme produit de consommation, sur un écran de télévision ou dans un best-seller. D'autre part, la bonne littérature est un témoignage honnête, attentif à l'expérience complexe et confuse d'être au monde. Une fois, un enseignant m'a dit que la fonction de la littérature est de réduire le chaos à une complexité éloquente. La patience, la charité et une vraie réticence à juger consentent au monde de se présenter avec une plénitude suf-



«Le Bon Samaritain», Francesco Koeck (1824)

fisante pour permettre à la signification d'apparaître là où nous ne nous l'attendons peut-être pas, et à la beauté de nous surprendre. Dans la mesure où nous allons au-delà du préjugé et de l'histoire inventée, elles permettent à la vérité de nous rendre libres, ou tout au moins de desserrer nos chaînes.

Le Pape pense que raconter des histoires fait du bien non seulement à l'homme individuellement, mais aussi à la communauté. La communauté est un groupe de personnes, on pourrait dire qu'elle est un «tissu d'histoires», raconter des histoires contribue donc à construire une communauté. Existe-t-il une fonction sociale et politique dans l'art narratif?

L'histoire démontre sans cesse combien les narrations sont importantes pour les communautés. Les histoires peuvent accompagner et accueillir des antagonismes et des ressentiments, et certains écrivains, ainsi que certains hommes politiques, ont été richement récompensés pour avoir diffusés des récits destructeurs. Au siècle passé, de nombreux auteurs ont notoirement soutenu le fascisme et ont cependant été révéérés de la même façon, comme si d'une certaine manière ils étaient exemptés d'un jugement moral en tant qu'écrivains. Je ne réussis pas à décider s'il s'agit de révérence ou de mépris voilé, ou d'une combinaison sans nom entre les deux choses. Comme il est curieux d'agir comme si un être humain quelconque pouvait être trop élevé pour être sujet aux normes humaines, ou si marginal et insignifiant qu'il peut bénéficier du genre d'immunité que l'on accorde aux enfants et aux incapables. Et ce statut très élevé est atteint en écrivant des poésies et des romans qui, s'ils ont une certaine valeur, devraient être la preuve d'une intelligence qui fonctionne. En toute franchise, je considère que cette exemption a vidé et ôté de la vigueur à la culture intellectuelle occidentale. Quand j'enseignais aux jeunes écrivains, mes collègues et moi avions une sorte de devise: premièrement, ne pas faire de dégâts. Nous entendions par cela que quiconque suivait nos cours, devait nous quitter avec la même capacité de bien écrire qu'il avait quand nous l'avions admis. Ce type d'enseignement est une tâche délicate et on peut beaucoup se tromper. Mais ce vieil adage se prête à une application très vaste. Les dégâts se diffusent comme une pandémie. C'est un exercice valable et beau d'honorer les personnes qui nous entourent et la foi que nous professons avec une grande et généreuse responsabilité.

Les archives de la Gendarmerie pontificale reconstruisent la politique de Pie XII au cours de la deuxième guerre mondiale

Les «espaces» du Pape

Le chercheur Cesare Catananti, médecin, ancien directeur général de la polyclinique Agostino Gemelli de Rome et professeur d'histoire de la médecine, a publié en début d'année un long essai intitulé «Il Vaticano nella tormenta» [Le Vatican dans la tourmente] (Cinisello Balsamo, Edizioni San Paolo, 2020, 368pp., 25,00 euros) qui présente un regard sur la période entre 1940 et 1944, à travers la perspective inédite des archives de la Gendarmerie pontificale. Nous publions ci-dessous des extraits de la préface.

ANDREA RICCARDI

Pie XII a longtemps été considéré dans les débats comme le «Pape des silences». Que l'on se rappelle le célèbre drame de Rolf Hochhuth, *Le Vicaire*, présenté en 1963, qui soulève «des dénégations acharnées comme des consensus enthousiastes» – écrivait Carlo Bo, en introduisant la publication du texte de *Hochhuth* en italien. Pour cet écrivain catholique, qui ne se mélangait pas au chœur en défense de Pie XII sur la question du sort des juifs pendant la deuxième guerre mondiale, «l'Église n'est pas la principale accusée, elle est seulement assise parmi les autres sur le même banc, ce qui n'est pas peu».

L'ombre des «silences» s'est toujours allongée sur la figure du Pape Pacelli. Mais dans quelles conditions Pie XII œuvra-t-il? Quelle était la situation du Vatican en temps de guerre? On ne peut pas répondre aux questions sur le comportement du Pape Pacelli au cours de la seconde guerre mondiale sans considérer quelles étaient les limites posées à son action. Le manque d'accès aux sources des Archives du Vatican, alors que l'on établissait le débat historiographique sur l'Église et la guerre, a rendu la discussion incomplète sur de nombreux aspects.

Ce livre de Cesare Catananti, fondé en revanche sur les archives de la Gendarmerie pontificale (mais pas seulement), examine avec attention et de manière documentée quel était l'«espace» du Pape au cours de la seconde guerre mondiale et pendant les neuf mois de l'occupation nazie de Rome. C'est un essai d'histoire «matérielle», également important parce que le débat historiographique s'est trop éloigné de la réalité, pour se concentrer sur les aspects moraux du comportement du Pape. Dans cet ouvrage, on voit combien l'utilisation des sources des archives du Vatican est importante et irremplaçable.

Pie XII est au cœur de la «tourmente», protégé par les murs fragiles du Vatican, qui sont très peu capables de la défendre des infiltrations des es-

paces, des connexions avec le monde fasciste, d'une éventuelle violence contre sa personne et ses collaborateurs. On peut dire que le Vatican est otage du gouvernement fasciste et, surtout pendant les mois de l'occupation des nazis. Telle est la réalité de la minuscule enclave papale au cœur de Rome, que le Traité du Latran entre Mussolini et Pie XI avait assignée aux Papes. Le Vatican est otage des régimes fasciste et nazi, mais dans le même temps il est libre. C'est une situation insupportable, en particulier pour Hitler. (...)

Une question décisive est l'hospitalité donnée par le Vatican aux persécutés (en particulier les juifs, mais pas seulement), aux soldats en fuite, à ceux qui étaient recherchés par l'autorité qui contrôlait Rome. La considération du problème de l'asile remet en discussion les relations entre le Vatican et l'Italie ou, dans le cas de l'occupation allemande de Rome, l'Allemagne nazie. C'est donc une question très délicate, qui semble concerner la survie de ce dernier lambeau de liberté dans l'Europe occupée par les nazis.

En temps de paix, les relations entre le gouvernement italien et le mini-Etat sont fondamentales pour ce dernier, qui dépend de l'Italie dans de nombreux secteurs, jusqu'à en être conditionné. En réalité, la vie du Vatican se confond, pour de nombreux aspects, avec celle de Rome, ne serait-ce qu'en raison de la présence de nombreuses «lignes» extraterritoriales dans la capitale, comme les basiliques, le complexe du Latran et d'autres. Le Vatican et Rome sont, de fait, des réalités mêlées et qui ne sont séparées que d'un point de vue juridique. En outre, le Pape est l'Évêque de Rome et il a donc une juridiction sur le diocèse qui embrasse la ville.

Le Vatican peut-il défier ceux qui contrôlent Rome? Et peut-il le faire sur une question aussi délicate que le droit d'asile? Ce sont les questions qui parcourent ce livre. Dans les milieux du Saint-Siège, on se demande jusqu'à quel point on peut prendre des risques. Il est clair qu'il fallait éviter l'occupation du Vatican, en particulier par les nazis: cela aurait été la fin de la libre communication du Pape avec le monde catholique. Mais peut-on seulement poursuivre la politique de l'intérêt d'Etat, qui dans ce cas est l'intérêt de l'Église?

Deux lignes de réponse se dessinent alors au Vatican, qui sont déjà apparues dans des études précédentes, mais qui trouvent d'importantes confirmations et éclaircissements. Celle du cardinal Canali, disciple du cardinal Merry del Val, secrétaire d'Etat de Pie X (qui disait que l'accord avec l'Italie de

1929 avait été fait «avec les pieds»), lié à l'école antimoderniste et sympathisant du régime fasciste: on ne devait compromettre d'aucune manière et avec aucun acte d'hospitalité la neutralité du Saint-Siège et, dans le même temps, on ne devait pas remettre en discussion les relations avec ceux qui gouvernaient Rome. Le cardinal Canali fut à la tête du gouvernement de la Cité du Vatican de 1939 à 1961: «un pouvoir fort et une personnalité complexes», écrit l'auteur.

Il y a ensuite la ligne de Mgr Montini, le futur Paul VI, alors substitut de la secrétaire d'Etat, ouvert à l'hospitalité. Giovanni Battista Montini est d'ailleurs l'artisan de l'hospitalité donnée aux juifs et aux personnes recherchées dans tout Rome. On le voit dans les contacts avec le Latran, une zone extraterritoriale importante, où se trouve la basilique Saint-Jean, la cathédrale du Pape. En ce lieu, sur la décision de Mgr Ronca, recteur du séminaire romain, de nombreux juifs furent accueillis, ainsi que des personnalités significatives de la vie politique, comme Alcide De Gasperi et Pietro Nenni. L'action du substitut a lieu sur un fil très délicat, à l'écoute des recherches, mais également éviter l'affrontement avec les fascistes et les nazis.

Globalement, c'est la politique qui inspire l'attitude de l'Église de Rome, des religieux du clergé séculier, au cours des neuf mois de l'occupation allemande. L'Église devient alors un espace d'asile pour tous, malgré les diverses origines. Dans les meilleurs ecclésiastiques, on retrouve des communistes, des personnes d'autres religions... Mais cette hospitalité est clandestine et dissimulée aux yeux de l'occupant allemand qui, d'ailleurs, sait souvent, mais – pour éviter un conflit avec l'Église – fait semblant de ne pas voir.

En outre, Giovanni Battista Montini pense que les diplomates des pays en guerre accrédités près le Saint-Siège doivent être accueillis dans l'Etat du Vatican, bien que l'opération soit particulièrement difficile en raison des espaces limités. En effet, les gouvernements alliés, en particulier la France, n'étaient pas d'accord sur le fait que leurs représentants au Vatican soient obligés de quitter Rome pour s'enfermer entre les murs léonins. Les Pactes du Latran garantissaient que ceux-ci puissent continuer à vivre dans la capitale, même en état de guerre, mais le Saint-Siège et Giovanni Battista Montini étaient conscients que l'Italie n'aurait pas toléré ces présences «ennemies» sur son territoire.

Ainsi, le Vatican fut sensible au point de vue italien et accueillit les ambassadeurs «ennemis», mais après un bras de fer de la secrétaire d'Etat avec le cardinal Canali (qui devait attribuer les logements aux diplomates). Giovanni Battista Montini suit, d'un point de vue général, les épisodes d'une cohabitation qui n'est pas facile dans moins d'un demi kilomètre carré, superficie du territoire papal.

C'est au cardinal Canali que l'on doit en revanche l'ordre d'évacuer les locaux du séminaire lombard, où les fascistes, accompagnés par les allemands, avaient fait irruption le 21 décembre 1943. Plusieurs juifs durent s'en aller et, ne trouvant pas facilement un refuge, leur vie fut mise en danger. Il semble pourtant que Pie XII ait dit au recteur, Mgr Bertoglio, à propos de l'asile donnée aux juifs, aux objecteurs de conscience et aux personnes recherchées: «Faites-le! Avec prudence, mais faites-le!».

Entre les deux lignes, Pie XII agissait évidemment avec prudence, mais de manière claire en faveur de l'utilisation de l'Église comme un espace d'asile. Il était conscient des risques. La Cité du Vatican n'était pas en première ligne pour offrir l'hospitalité aux personnes recherchées par le fascisme ou le nazisme, comme en revanche les autres instituts ecclésiastiques, mais elle était le centre névralgique et elle coordonnait cette activité. Du reste, entre les murs du Vatican se déroulaient diverses batailles, comme celle des espions et de la solidarité des diplomates avec les soldats en fuite. Cesare Catananti écrit: celle «qui était appelée la «british organisa-



Pie XII à sa table de travail

tion»: une organisation pour le soutien des militaires évadés des camps de prisonniers, sous la direction de la Légation anglaise et la supervision et le financement du Foreign Office et de la section O du Military Intelligence. Des opérations qui furent quelque chose de plus que de la simple solidarité. Les militaires alliés et les déserteurs allemands (ils seront au nombre de onze à la fin) trouveront l'hospitalité au Vatican, dans la caserne de la gendarmerie, bien que n'étant pas en état de détention, mais surveillés par les gendarmes.

Cette situation délicate doit être gérée en présence d'infiltrations fascistes, qui ne sont pas une nouveauté de la guerre. A un certain moment, la gendarmerie semble elle aussi infiltrée. C'est surtout le

Bureau de police sous le contrôle du gouverneur et du cardinal Canali qui l'est. La situation ne peut pas durer et on prend des mesures d'épuration, qui sont attentivement reconstruites dans ces pages. Les informateurs pullulent: l'un d'eux est même le coiffeur-barbier de la gendarmerie. Ce dernier nous montre dans quelles conditions le Pape et ses collaborateurs travaillaient et prenaient leurs décisions. La pression sur eux était très forte. La situation devient encore plus complexe après le 8 septembre, quand les troupes nazies surveillent le Vatican et que l'on peut voir les patrouilles allemandes en faction de l'autre côté de la ligne blanche qui avait été tracée par les autorités vaticanes sur le bord de la place Saint-Pierre. Le Vatican est désormais l'otage du troisième Reich. Quel avenir sera réservé au Pape et à sa Curie? La réponse n'est pas évidente. Pendant la période de l'occupation nazie, Pie XII ne sort plus des murs du Vatican, comme il l'avait fait auparavant, également en temps de guerre, pour se rendre par exemple parmi les personnes déplacées après le bombardement allié à San Lorenzo. Le Pape est enfermé derrière les murs fragiles du Vatican.

Cesare Catananti – cela me paraît une acquisition importante – a retrouvé, dans les documents

de la gendarmerie, le projet du Vatican pour répondre aux tentatives d'invasion de ce petit Etat et d'enlèvement du Pape. Ce petit Etat était un espace de liberté et une alternative au totalitarisme nazi au cœur des terres contrôlées par Berlin. Pendant combien de temps pouvait-il être toléré? Il est prouvé qu'Hitler avait projeté d'enlever le Pape. Si la guerre avait suivi un autre cours, la liberté de Pie XII aurait sûrement été limitée ou peut-être entièrement supprimée. Le Pape en était conscient. L'épisode de l'arrestation du Pape à l'époque napoléonienne se serait répété. Mais que serait alors devenue l'Église catholique?

Le Vatican sait que, en cas d'invasion, «toute résistance serait rapidement écrasée». On ne se fait pas d'illusion sur la possibilité de se défendre. Faut-il utiliser les armes? La décision est laissée entre les mains des «supérieurs», comme on dit au Vatican. La citadelle du Pape est une réalité sans défense dans la grande mer du pouvoir militaire et totalitaire du nazisme: tel est le Vatican dans la tourmente.

On ne projette que la façon de se comporter. En cas d'attaque, les résidents doivent se rassembler dans le palais apostolique, autour du Pape: c'est le cœur du Vatican qui doit tomber le dernier. On lit dans un document retrouvé par l'auteur: si, «selon une terrible hypothèse, les hommes destinés à la défense des portes d'accès du palais apostolique étaient écrasés, tous les militaires aux ordres de leurs supérieurs respectifs, ayant rejoint l'appartement pontifical avec les gardes nobles, feront un bouclier de leur propre corps à la Sainte et Auguste personnes du Souverain pontife». On ne peut rien faire d'autre.

Entretien avec l'aumônier de la Garde suisse pontificale Un parcours professionnel et spirituel

NICOLA GORI

Pas d'improvisation à la Garde suisse pontificale. Il y a tout un chemin de formation et spirituel à parcourir avec engagement et détermination. Parce qu'avant d'être capables de s'occuper de la sécurité et de la protection de la personne du Pape, il faut apprendre à connaître l'Évangile et ses principes. C'est ce que souligne dans cet entretien avec *L'Osservatore Romano* l'aumônier du Corps, le père Thomas Widmer, à l'occasion du début de l'école d'été des recrues.

Quels sont les objectifs de l'école?

Il est important que les recrues puissent entrer en service bien préparées, prêtes à assumer les tâches liées à leur fonction. La première partie du processus de formation se déroule actuellement au Vatican. A l'automne, avec la prochaine école de recrues, il y aura la deuxième partie de l'entraînement dans la caserne militaire d'Isone, en Suisse. Dans cet environnement, les recrues assimileront et approfondiront les compétences, chaque fois actualisées et nécessaires, de la tactique et de la sécurité correspondant à leur rôle de défense du Saint-Père. Mais il est essentiel que cette tâche naisse et s'approfondisse dans leur cœur.

De quelle manière?

Nous entrons ici dans la dimension de la foi. En premier lieu, ce sont des hommes, aimés et voulus par Dieu avec une mission à découvrir toujours plus profondément. Mon objectif en tant qu'aumônier est toujours de favoriser leur expérience personnelle avec Jésus: le rencontrer et le suivre

comme un modèle de service et de don donne en effet une nouvelle qualité à leur vie.

Quelles sont les priorités dans la préparation des recrues?

D'une part, il y a la formation à la sécurité, qui est leur tâche principale. Ensuite, il y a un domaine qui concerne la connaissance du lieu de travail, les tâches individuelles et l'accomplissement du service d'honneur. L'autre partie de la formation concerne l'aspect spirituel. J'essaie de leur offrir les fondements de notre foi et de notre vie chrétienne. Je pense que l'école des recrues leur permet de partager leurs expériences personnelles sous le signe de la foi.

Comment cette dimension spirituelle est-elle cultivée?

A l'école, je consacre quelques heures par semaine à la catéchèse avec les nouvelles recrues. Mais je pense que l'expérience de la foi va au-delà de ces moments strictement formatifs: la vie quotidienne dans le quartier suisse, au sein du Vatican, comporte de nombreux moments de partage communautaire.

Dans cette phase d'urgence sanitaire, qu'est-ce qui a changé dans le service des gardes?

Pour l'essentiel, le service est resté ordinaire, avec de petits changements: par exemple, la nécessité de porter des masques aux entrées du Vatican ou de mesurer la température à l'entrée du palais apostolique. En plus de cela, le service d'honneur est réduit au minimum. Cela est lié au fait que moins de personnes viennent au Vatican. Les audiences et les Messes présidées par le Pape sont sans ou avec peu



de fidèles. J'espère que les gardes pourront bientôt reprendre le service d'honneur partout où cela sera possible.

Comment préparez-vous l'après-pandémie?

Pas à pas, nous nous adaptons aux nouvelles dispositions dictées par nos supérieurs. Maintenant que la circulation des personnes reprend, il est bien sûr encore nécessaire de mettre en place certaines mesures de sécurité qui ont déjà été testées et approuvées. Mais surtout, j'espère que ce que nous avons construit en nous, au cours de l'expérience de la pandémie, nous encouragera à continuer à vivre selon des valeurs importantes telles que la solidarité. De cette manière, nous pourrions avancer comme avant et mieux qu'avant.



Semences de grâce en ville

Le temps de la pandémie dans le regard d'une clarisse d'un monastère romain

PAOLO AFFATATO

« Je bénirai le Seigneur en tout temps, dit le psaume, et donc également en temps de pandémie ». Mère Elena Francesca Beccaria, clarisse, abbesse du monastère romain de via Vitellia, dans le quartier romain de Monteverde, parle avec la tendresse et la paix d'une âme réconciliée. Réconciliée avec elle-même, avec Dieu, avec son prochain, avec le monde. L'inquiétude qui envahit l'humanité en cette période de coronavirus, marquée par la souffrance, l'épreuve, la tristesse, la peur, ne semble pas avoir franchi les murs du monastère de religieuses contemplatives qui s'élève au début de la grande artère «Olympique» et qui donne sur la Villa Doria Pamphili. Le monastère est une oasis de silence au milieu du vacarme de la métropole. Le bruit assourdissant de la circulation et le rythme effréné des occupations quotidiennes qui caractérisent normalement les rues aux alentours cesse mystérieusement devant ce portail où se détache l'inscription «Monastère Sainte-Claire».

Ainsi, le silence irréel auquel la ville a été contrainte en raison du confinement des citadins chez eux et l'arrêt de toute activité sociale et économique, a semblé être en parfaite harmonie avec le monde de l'autre côté de la grille. Mais cette barrière n'est que physique et en rien spirituelle, relationnelle ni encore moins pastorale. Mère Elena Francesca, mère supérieure âgée de cinquante ans, qui depuis 2013 a repris la direction du couvent des clarisses, se prodigue avec ses consœurs pour la «famille franciscaine» et pour la communauté citadine au sens large, en écoutant et en accueillant des groupes de laïcs, jeunes, adultes, qui veulent en savoir plus sur la spiritualité de sainte Claire d'Assise ou s'informer sur cette vie de «travail et de prière qui embrasse avec son cœur le monde entier». Aujourd'hui, cette forme de vie n'est pas, comme pourrait le penser un visiteur ingénu ou superficiel, ignorée ou méprisée. Au contraire. Vingt-quatre consœurs vivent dans le monastère et quand mère Elena est arrivée à Rome, après s'être transférée du couvent de Santa Lucia à Città della Pieve, sur les collines de Ombrie, elles n'étaient que dix et toutes très âgées. Aujourd'hui, les deux dernières à s'être unies à la communauté sont deux jumelles, sœur Chiara Luce et sœur Maria Felice qui, attirées de façon irrésistible par la vocation contemplative, ont choisi la vie monastique avant même l'âge de 30 ans.

Des personnes et des petits groupes de fidèles fréquentent le monastère pour des cycles de catéchèses bibliques et pour des temps de prière, mais ce qui frappe au-delà des contenus de l'exégèse biblique ou de l'étude des *Sources franciscaines*, sont surtout les regards, les voix, la paix, la douceur de ces religieuses, «miroir fidèle du Très-Haut» comme dirait sainte Claire. Un miroir qui concède également un reflet virtuel, quand mère Elena consacre un moment à ses auditeurs – trouvant un espace dans sa journée, rythmée par la liturgie des heures – sur des plateformes en ligne comme Skype ou Zoom, permettant ainsi à une parole de réconfort et à un regard de bénédiction de toucher les consciences et nourrir les espérances des baptisés, à un moment d'épreuve comme celui de la pandémie.

«Cela pourrait laisser perplexe – raconte sœur Beccaria à L'Osservatore Romano – de bénir en des jours sombres, emplis d'anxiété, de peur, d'incertitude. Comme l'a dit le Pape le 27 mars, d'épaisses ténèbres se sont amoncées sur nos places, dans nos rues, dans nos

villes. Comment trouver la force de bénir tout cela? Tout le monde souffre: ceux qui sont frappés par le mal dans leur chair ou dans celle de leurs proches; ceux qui travaillent en mettant en danger leur propre vie; ceux qui se retrouvent sans travail et entrevoient un avenir précaire pour eux et leurs familles; ceux qui doivent prendre de graves décisions au nom de tous, ceux qui ne savent plus comment gérer l'inactivité forcée de leurs enfants, ceux qui vivent dans la solitude, ceux qui devraient rester à la maison et qui n'en ont pas. Jamais on n'avait vu une souffrance si largement partagée». Dans ce sombre tableau, il y a une certitude: l'origine de cette «maladie microscopique mortelle, et tout compte fait plutôt mystérieuse, n'est pas Dieu». Dieu «ne bénit pas ce temps, mais il souffre avec nous et pour nous, ainsi que la bienheureuse Vierge, muette dans sa douleur pour les plaies de son Fils, qui se renouvellent aussi lourdement dans la chair de ses fils. Le Ciel souffre en regardant la terre, pleine d'appréhension à l'égard de la difficulté de l'homme qui cherche à venir à bout d'une situation qui le dépasse».

Les religieuses ne vivent pas dans leur oasis heureuse, entre leurs murs, éloignées ou séparées de cette souffrance. Dans leur parcours intérieur, elles cherchent à donner un sens à cette période, en l'arrachant à l'angoisse et en le rendant précieux. Et pour participer profondément au jeûne eucharistique et à l'isolement vécu par l'Eglise de Rome tout entière, dont elles se sentent parties intégrantes, les religieuses ont renoncé dès le début, pendant plus d'un mois, à la présence d'un prêtre, qui était pourtant prêt à célébrer chaque jour la Messe pour leur communauté. Privées de l'Eucharistie et donc «éloignées de l'époux» elles aussi? «Chaque temps renferme une semence de grâce, qui réussira à s'épanouir dans la beauté de la fleur et à mûrir dans le parfum du fruit uniquement si l'on a la patience et la sagesse de lui consacrer temps et attention», explique la mère clarisse. «Une semence n'est rien à nos yeux, mais nous savons quelle merveille de grâce elle renferme, de la semence déposée dans le sein d'une femme à celle cachée dans les plis de la terre, jusqu'à la semence qu'est le Seigneur Jésus: l'Évangile enseigne que chaque semence, tombée à terre, produit beaucoup de fruit, mais elle doit mourir pour que cela se réalise (cf. *Jean*, 12, 24)».

Elle poursuit: «Quand nous avons su que les célébrations des Messes et de Pâques auraient eu lieu sans fidèles – observe-t-elle – la réaction compréhensible était de penser que le Seigneur aussi nous était enlevé. Mais saint Augustin enseigne que le Christ est chef et corps, et que son Corps, c'est nous, son Eglise, qui n'est pas une entité abstraite, mais un ensemble de personnes avec un visage concret: nos frères, nos sœurs, nos compagnons de chemin dans l'aventure de la foi. Notre frère est le corps du Christ». La mère abbesse poursuit: «Dans l'assemblée liturgique, nous allons ensemble recevoir Jésus: ensemble dans le cœur, pas seulement physiquement: ce n'est



qu'ainsi que l'Eucharistie a un sens. L'Eucharistie se reçoit en tant qu'Eglise: ce n'est pas un pur moment intime de communion uniquement verticale. Le Dieu de Jésus Christ veut que nous soyons frères, il vient à nous et nous rend visite uniquement en tant que frères». C'est pourquoi, «si l'abstention de l'Eucharistie dure longtemps, alors le chemin nécessaire pour une véritable réconciliation avec notre frère est-il sans doute tout aussi long. Nous avons compris que Jésus veut de l'Eglise un renforcement de la communion horizontale, afin que ne se produise pas ce que saint Paul dit à la communauté de Corinthe: «J'apprends tout d'abord que, lorsque vous vous réunissez en assemblée, il se produit parmi vous des divisions [...] Que vous dire? Vous louer? Sur ce point, je ne vous loue pas» (*1 Corinthiens*, 11, 18-22). En ce temps de jeûne eucharistique, le Christ nous indique une plus grande attention à la charité fraternelle, afin qu'il soit possible ensuite de nous représenter ensemble, comme frères, en tant que fils d'un même père, pour offrir notre don, pour recevoir en échange le sien».

En outre, souligne mère Elena, «il reste toujours une table eucharistique toujours accessible, celle de la Parole. Sans doute ne comprend-on pas toujours ce que l'exhortation apostolique post-synodale *Verbum Domini* appelle la «sacramentalité de la Parole» (cf. n. 56). Pour la rendre compréhensible, Benoît XVI cite saint Jérôme, quand il rappelle que «le corps du Christ et son sang sont véritablement la Parole de l'Écriture, sont l'enseignement de Dieu. Au moment où la nourriture est devenue la seule Parole, alors nous l'avons ressentie comme véritablement vitale pour nous, pour notre existence quotidienne: chaque chose assume une profondeur, un relief, une lumière qu'elle n'avait pas auparavant».

La religieuse rappelle qu'en Italie et dans beaucoup d'autres pays du monde, en raison de la diffusion croissante du covid-19, pour une multitude de personnes s'est profilé à l'horizon le spectre d'une longue et profonde solitude, avec la suspension d'initiatives, d'activités, de projets. En peu de mots: l'humanité a été conduite dans le désert. «Le désert est celui où Dieu lui-même conduit, selon des modes et des temps que nous ne concevons pas ni encore moins choisissons. Le véritable désert est un lieu d'intimité, c'est le lieu de l'amour, mais également le lieu de l'épreuve. Bibliquement aussi, il en est ainsi: il y a le désert d'*Osée*, 2, 16, où Dieu parle au cœur dans



Le réseau ecclésial panamazonien demande de sauver la région

Un cri à l'aide

Une action unitaire qui implique les peuples autochtones, la société civile, l'Église catholique et toutes les confessions religieuses «préoccupés par la création», les gouvernements, les institutions internationales pour les droits humains, la communauté scientifique, et toutes les personnes de bonne volonté, pour intervenir immédiatement en défense de «l'Amazonie bien-aimée» «dans toute sa splendeur, son drame et son mystère» (*Querida Amazonia*, n. 1). A travers un communiqué émanant du siège de Quito et signé par le cardinal-président Cláudio Hummes, par le cardinal vice-président Pedro Ricardo Barreto Jimeno et par le secrétaire exécutif Mauricio López Oropeza, le Réseau ecclésial panamazonien (REPAM) lance au monde un appel urgent «afin d'éviter une immense tragédie humanitaire et environnementale». Dans le document il est question d'«effondrement structurel de l'Amazonie», de «virus de la violence et du pillage», en précisant immédiatement que le problème n'est pas seulement le coronavirus: «Une force extrême est en train de dévaster l'Amazonie, aux prises avec la pandémie du covid-19, qui frappe des êtres humains déjà très vulnérables, et l'augmentation incontrôlée de la violence sur les territoires. La douleur et le cri des peuples et de la terre, se fondent en une même clameur». Les peuples d'Amazonie, explique le cardinal Hummes, «ont demandé que l'Église soit une alliée, soit avec eux, que l'Église appuie ce qu'ils décident, ce qu'ils veulent et comment ils prétendent construire leur avenir en ce moment très difficile de la pandémie».

De la Bolivie à la Colombie, du Vénézuéla au Brésil, du Pérou à l'Équateur et à la Guyane: dans les divers pays de Panamazonie, l'Église fait écho aux appels et aux demandes d'aide dans un contexte «qui menace la survie de ce biome et de ses peuples». En Bolivie, par exemple, les peuples autochtones accusent les institutions publiques de manque de coordination et de consultation dans la prévention et dans la lutte contre la pandémie, en soulignant que toutes les informations ne sont pas divulguées dans les langues originaires reconnues par la Constitution. En Colombie, les évêques, bien que reconnaissant les efforts du gouvernement, observent que «les peuples autochtones, les paysans et les afrodescendants sont les groupes le plus à risque, parce qu'ils se trouvaient déjà dans une situation de pauvreté structurelle, dans des conditions d'insécurité alimentaire et de malnutrition, sans accès à la santé et à l'eau potable». L'insécurité alimentaire est une préoccupation aussi au Vénézuéla, où «les peuples autochtones se sentent menacés par la possible contagion à cause des activités minières illégales sur leurs territoires et le transit des migrants vénézuéliens»; pour garantir leur «souveraineté alimentaire», les autochtones prennent des mesures d'isolement et de contrôle du territoire, ainsi que l'intensification de l'agriculture familiale.

Au Brésil – écrit le Repam – trente-deux procureurs du ministère public fédéral déclarent que «le risque de génocide des peuples autochtones exige des actions urgentes de la part des agences et des organismes publics», tandis que la mobilisation nationale autochtone affirme qu'il existe «une intention évidente» de la part des institutions «d'empêcher le fonctionnement du sous-système médical autochtones». Et au Pérou existe une préoccupation pour la situation de plusieurs peuples amazoniens (y compris plusieurs peuples autochtones), qui ont émigré vers les villes à la recherche de travail et qui sont à présent sans aucune protection: les évêques de l'Amazonie péruvienne exhortent les autorités à appuyer leur retour dans les communautés et à garantir que cela se fasse en conformité avec les protocoles établis par le ministère de la santé.

D'autres demandes de mesures spécifiques, comme celle de l'Alliance des parlementaires autochtones d'Amérique latine sont adressées à l'Organisation mondiale de la santé, tandis que la Coordination des organisations autochtones du bassin amazonien sollicite des contributions à un Fonds d'urgence pour l'Amazonie, pour protéger les trois millions d'habitants natifs de la forêt tropicale qui sont vulnérables au nouveau coronavirus. Son coordinateur général, José Gregorio Díaz Mirabal, membre du peuple Wakuenai Kurripako, originaire de l'Amazonie vénézuélienne, explique que «c'est un cri d'alerte au monde des peuples autochtones, parce qu'ils se sentent abandonnés». Abandonnés, mais pas par l'Église catholique, qui, à cet égard, accomplit tous les efforts possibles, en particulier à travers les Caritas de chaque région, pour apporter une contribution à travers des ressources matérielles et économiques, outre que la solidarité et le soutien spirituel.

Comme on l'a dit, le problème n'est pas seulement la pandémie du covid-19. Dans le communiqué, le Repam explique qu'en Amazonie, «un autre virus continue de menacer les personnes et la forêt», en citant la dénonciation du Front parlementaire mixte pour les droits des peuples autochtones au Brésil: «Même quand la pandémie est en train de freiner l'économie, l'extraction minière (*garimpo*) et la déforestation illégale des terres autochtones du continent continuent à plein régime». En Équateur, ce même Réseau ecclésial panamazonien dénonce la rupture de l'oléoduc transéquatorien de Cru Lourd, survenue le 7 avril 2020, qui a provoqué un grave déversement de pétrole et a affecté 97.000 per-

SUITE À LA PAGE 10

Semences de grâce en ville

SUITE DE LA PAGE 8

un rapport d'amour intime et profond; et il y a le désert des tentations de Jésus, où Satan entre en action pour mettre à l'épreuve».

Alors «nous pouvons nous demander: qu'est-ce qui nous manque aujourd'hui? Certaines relations, certaines activités, la liberté, l'autonomie? Quelles entrées d'air le virus m'a-t-il bloquées? Nous savons que les malades atteints du covid-19 meurent asphyxiés et dans une solitude absolue et déchirante: si nous aussi nous ressentons un manque d'air, arrêtons-nous aussi sur cette prise de conscience: cherchons à comprendre les racines de notre sensation d'asphyxie». Le désert est, alors «le lieu propice pour nous connaître nous-mêmes, pour faire nos vérifications, précisément dans le sens étymologique de «faire la vérité» en nous. Ceux qui vivent un temps de solitude sont dans le désert, mais également ceux qui ont limité les contacts aux personnes de leur cercle familial plus étroit. C'est l'expérience que nous, religieuses de clôture, faisons: peu de relations, rapprochées et toujours égales à elles-mêmes; 24 heures par jour et 365 jours par an. Cela te cloue aux côtés de l'autre et par conséquent à toi-même, te contraint à prendre en compte l'autre, et par conséquent ce que tu es face à l'autre: c'est le défi de notre vie, celle qui – si elle est bien vécue – fait de nos communautés des écoles de charité fraternelle».

A présent, ajoute la clarisse, une multitude de personnes sont appelées à vivre cette aventure: «Mais le fruit est précieux. Un psaume dit: «La vérité germera de la terre, et des cieux se penchera la justice». La vérité de chaque homme ne peut que germer de sa propre terre, c'est-à-dire de sa personne même,

lieu sacré et béni de Dieu. Voici alors que ce temps devient un temps de grâce pour nous écouter nous-mêmes; pour déchiffrer certaines attitudes, réactions, sentiments qui sans doute dans le tourbillon de la vie quotidienne, nous échappent et restent comme brouillés. Le Christ nous demande d'adorer le Père «dans un esprit de vérité»: l'adorer dans la vérité signifie non seulement et pas tant avec une foi juste, orthodoxe, mais plutôt dans la vérité de nous-mêmes, dans un contact plein et serein avec la «terre pauvre» qui est notre humanité. Le Père nous veut et nous cherche ainsi».

Sœur Elena Francesca Beccaria rappelle que «Dieu est fidèle à ses promesses et n'a pas abandonné l'homme. Sa Parole est toujours avec nous. Sa Parole ne nous a pas abandonnés, pas même quand sa présence sacramentelle est venue à manquer. Ce temps – explique la mère abbesse – avec les limites qu'il a imposées est une occasion d'apprendre à marcher sur des sentiers plus spirituels dans notre vécu de chrétiens. Comme le rappelle Teilhard de Chardin, nous ne sommes pas des êtres humains qui vivent une expérience spirituelle, mais des êtres spirituels qui vivent une expérience humaine».

Qui et quoi bénir alors? Voici la réponse. «Nous bénissons le Seigneur, avec tout ce qui nous habite, avec tout ce que nous pouvons découvrir en ce moment fort de rencontre avec nous-mêmes, avec notre vérité, avec notre fragilité humaine, à la lumière de sa Parole de vérité. C'est le moment de le bénir avec tout ce qui est en nous, parce que bénir signifie reconnaître la bonté de quelqu'un et la célébrer. Aujourd'hui, on nous demande à nous chrétiens de «dire du bien» de Dieu et de choisir, encore une fois, son Évangile pour être lumière dans un monde qui souffre».

Entretien avec l'évêque de Gallup sur la situation des natifs américains frappés par le coronavirus

En renforçant l'esprit des Navajos

GIORDANO CONTU

Dans la réserve américaine des indiens Navajos, le moment est critique à cause du covid-19. Sur plus de 173 mille habitants, on compte environ 5.000 personnes contaminées et plus de 180 décès selon les données publiées par le département de la santé de la Navajo Nation. Ce territoire du sud-ouest de l'Amérique, situé entre l'Arizona, le Utah et le New Mexico a le taux le plus élevé de contaminés par habitants de tous les Etats-Unis. Une plaie qui s'abat sur une population pauvre et parmi les plus vulnérables du pays à cause du manque d'infrastructures et de services sanitaires de base, d'eau courante et d'électricité, affaiblie par des problèmes sociaux et environnementaux. Washington a destiné de nouveaux fonds pour l'urgence des natifs et des autochtones. Les évêques américains ont répondu par leur approbation, en souhaitant que ces aides arrivent rapidement et que les dirigeants des tribus soient interpellés. Dans cet entretien accordé à «L'Osservatore Romano» l'évêque de Gallup, Mgr James Sean Wall, président de la sous-commission pour les relations avec les natifs américains de la conférence épiscopale des évêques catholiques des Etats-Unis, fait un bilan de la situation.

Mgr Wall, comment le covid-19 frappe-t-il la Navajo Nation?

Le covid-19 a eu un impact dévastateur sur la Navajo Nation, la plus grande réserve des Etats-Unis. Elle est également frappée par l'un des taux de contagion les plus élevés. Cela est dû au manque de qualité de l'assistance sanitaire et à une mauvaise alimentation, qui a pour effet que de nombreux navajos souffrent de diverses pathologies comme le diabète.

L'épiscopat des Etats-Unis a récemment demandé l'intervention du gouvernement pour protéger les natifs américains et les communautés autochtones.

Qu'a-t-on fait jusqu'à présent et que pourrait-on encore faire?

En octobre de l'année dernière, la conférence épiscopale des Etats-Unis a organisé une rencontre d'experts sur le thème de la pauvreté parmi les natifs américains qui s'est tenue à l'université Notre-Dame. Au cours de la rencontre a été développé un plan d'action pour mettre fin à la pauvreté, en particulier dans les réserves où vivent ces personnes. Certains pas à accomplir ont été indiqués, en interpellant le secteur privé et le gouvernement fédéral des Etats-Unis. Le programme prévoit une augmentation des fonds publics (Cdfi) pour les organisations financières qui s'occupent du développement des communautés des natifs. Ces institutions développent des modalités pour assurer des investissements et des prêts aux réserves indiennes, même si ces derniers sont particulièrement problématiques parce que le terrain ne peut pas être utilisé comme garantie, dans la mesure où le gouvernement fédéral a le droit de propriété sur le sol. Le sommet anti-pauvreté a également trouvé une preuve convaincante pour demander au gouvernement fédéral d'être à la hauteur de ses responsabilités qui dérivent du traité de Fort Laramie de 1868 et de développer un système de voucher pour financer les écoles catholiques présentes dans les réserves.

Au-delà de l'urgence sanitaire actuelle, ces populations doivent affronter diverses difficultés qui rendent leur vie quotidienne difficile. Quels sont leurs besoins?



Il y a trois exigences principales. De mon point de vue, le besoin le plus important est spirituel. La plupart des natifs américains ont une profonde conscience spirituelle. L'Eglise catholique a une longue histoire parmi eux, car nous avons été les premiers à évangéliser les peuples autochtones. Nous cherchons à répondre de manière pastorale aux besoins spirituels des personnes. A l'origine de cette réponse, il y a la prédication de l'Evangile de Jésus Christ. Une autre exigence est le besoin d'un emploi. La réserve des navajos avait déjà environ 86% de chômeurs avant l'urgence du covid-19. La dernière nécessité est d'arriver à un niveau d'instruction de base adapté. Quoi qu'il en soit, l'éducation publique dans les réserves ne s'approche pas des standards d'instruction du reste du pays. Les écoles catholiques représentent une voie à travers laquelle les natifs américains peuvent sortir de la pauvreté, mais à cause des restrictions financières, les instituts ne peuvent aider qu'une petite partie de la population.

Le Pape François a rappelé que beaucoup d'autres pandémies frappent l'humanité: la faim, la guerre et l'analphabétisme des enfants mineurs. Comment l'Eglise américaine affronte-t-elle ces questions et protège-t-elle les minorités au cours de cette période?

Aux Etats-Unis, l'Eglise catholique a toujours été la voix de ceux qui n'ont pas de voix. Depuis 1874, quand fut institué le Bureau pour les missions indiennes, l'Eglise catholique a travaillé pour développer des parcours en vue de répondre aux besoins spirituels et d'assister dans la charité les natifs américains et ceux de l'Alaska. L'une des parties les plus importantes de la réponse offerte à ces exigences est tout d'abord l'écoute de la direction catholique de ces populations. Ce n'est pas une «approche du haut vers le bas», mais c'est plutôt une coopération. La direction en tant que leadership a un rôle important dans le développement de parcours de progrès, aussi bien en ce qui concerne la foi que la croissance économique.

De quoi s'occupe la sous-commission pour les relations avec les natifs américains que vous présidez et comment réalise-t-elle sa mission chrétienne?

La sous-commission a cinq objectifs principaux. Elle travaille sur les parcours les plus adaptés d'intégration des cultures autochtones au sein de la sainte liturgie. Nous sommes également engagés dans la réconciliation avec les communautés des natifs américains en ce qui concerne «l'époque des collèges». Pen-

Appel du Réseau ecclésial panamazonien

SUITE DE LA PAGE 9

sonnes qui vivent sur les rives des fleuves Co-ca et Napo.

Selon les évêques d'Amazonie brésilienne, «une immense tragédie humanitaire causée par un effondrement structurel se profile déjà à l'horizon». Ils dénoncent, en particulier, «les projets de loi qui permettent l'extraction minière sur les territoires autochtones et qui en redéfinissent le processus de régularisation, en favorisant l'accapement des terres, la déforestation et en légitimant les occupations illégales de la part de l'agroindustrie». Pour sa part, le Guyana Policy Forum répète que les activités d'extraction détruisent la forêt, et que la circulation de mineurs et de camionneurs constitue une menace dangereuse de contagion pour les communautés de l'intérieur du pays: «L'extraction de l'or a été déclarée activité essentielle par le gouvernement et elle augmentera probablement encore, à cause de la récession provoquée par le covid-19 et par l'augmentation du prix mondial du métal».

En ce qui concerne l'augmentation préoccupante de la violence dans les campagnes, la commission pastorale de la terre (organisme de l'épiscopat brésilien) a récemment affirmé qu'en 2019, la grande majorité (84%) des as-

sassinats dus aux conflits ruraux au Brésil ont eu lieu en Amazonie. Et on rappelle que, en raison de son activité de dénonciation, l'Eglise a été attaquée à plusieurs reprises, comme cela a eu lieu il y a quelques semaines au Conseil autochtone missionnaire.

Le texte se conclut en citant l'exhortation apostolique post-synodale *Querida Amazonia* du Pape François, ainsi que l'exhortation apostolique *Evangelii gaudium* au paragraphe 53, dans lequel est évoquée l'économie de l'exclusion: «Nous sommes à un moment décisif pour l'Amazonie et pour le monde – écrit le Repam –, un moment de gestation de nouvelles relations inspirées par l'écologie intégrale, ou de perte définitive des rêves du synode, si la peur, les intérêts, et la pression des détenteurs de gros capitaux imposent de plus en plus fort le modèle d'une «économie qui tue». Des concepts repris par le Pape le dimanche de Pâques dans le message *Urbi et Orbi*, avec lequel il a lancé – conclut le Réseau ecclésial panamazonien – un appel urgent à la solidarité planétaire: «Ce temps n'est pas le temps de l'indifférence (...), de l'égoïsme (...), de la division (...), de l'oubli. Que la crise que nous affrontons ne nous fasse pas oublier tant d'autres urgences qui portent avec elles les souffrances de nombreuses personnes».

SUITE À LA PAGE 11

Collège épiscopal

Nominations

Le Saint-Père a nommé:

9 juin

Mgr DAVID L. TOUPS, du clergé du diocèse de Saint Petersburg (Floride, Etats-Unis d'Amérique), jusqu'à présent recteur du Saint Vincent de Paul Regional Seminary à Boynton Beach (Floride): évêque de Beaumont (Etats-Unis d'Amérique).

Né le 26 mars 1971 à Seattle, Etat de Washington (Etats-Unis d'Amérique), il a été ordonné prêtre pour le diocèse de Saint Petersburg en Floride le 14 juin 1997.

S.Exc. Mgr GABRIEL BERNARDO BARBA, jusqu'à présent évêque de Gregorio de Laferrere (Argentine): évêque de San Luis (Argentine).

Né à Morón, Buenos Aires (Argentine), le 24 avril 1964, il a été ordonné prêtre le 12 août 1989. Le 19 décembre 2013, il a été nommé évêque de Gregorio de Laferrere et a reçu l'ordination épiscopale le 1^{er} mars 2014. Au sein de la conférence épiscopale nationale, il est membre de la commission permanente et président de la commission pour les communications sociales.

10 juin

S.Exc. Mgr Mitchell T. ROZANSKI, jusqu'à présent évêque de Springfield in Massachusetts (Etats-Unis d'Amérique): archevêque métropolitain de Saint Louis (Etats-Unis d'Amérique).

Né le 6 août 1958 à Baltimore, Maryland (Etats-Unis d'Amérique), il a été ordonné prêtre pour le clergé de Baltimore le 24 novembre 1984. Nommé évêque titulaire de Walla Walla et auxiliaire de Baltimore le 3 juillet 2004, il a reçu l'ordination épiscopale le 24 août suivant. Il a été transféré au siège résidentiel de Springfield in Massachusetts le 19 juin 2014 et a fait son entrée dans le diocèse le 12 août de la même année. Au sein de la conférence épiscopale des Etats-Unis, il est membre du Committee on Ecumenical and Interreligious Affairs.

S.Exc. Mgr FRANCISCO COTA DE OLIVEIRA: évêque de Sete Lagoas (Brésil), le transférant au siège titulaire épiscopal de Fiorentino et de la charge d'auxiliaire de Curitiba.

Né le 5 août 1969 à Onça do Pitangui, diocèse de Divinópolis, Etat du Minas Gerais (Brésil), il a été ordonné prêtre le 1^{er} août 1999 pour le clergé de Divinópolis. Le 7 juin 2017 il a été nommé évêque titulaire de Fiorentino et auxiliaire de Curitiba, et a reçu l'ordination épiscopale le 26 août suivant. Au sein de la

conférence épiscopale du Brésil, il est membre de la commission pastorale pour l'action socio-transformatrice.

le père BRUCE LEWANDOWSKI, C.S.S.R., membre de la province de Baltimore de la Congrégation du Très-Saint Rédempteur, jusqu'à présent délégué «ad interim» pour le ministère aux hispaniques de l'archidiocèse de Baltimore et curé de la «Sacred Heart of Jesus / Sagrado Corazon de Jesus Parish» à Highlandtown (Maryland, Etats-Unis d'Amérique): évêque auxiliaire de l'archidiocèse métropolitain de Baltimore (Etats-Unis d'Amérique), lui assignant le siège titulaire épiscopal de Croe.

Né le 8 juin 1967 à Toledo, Ohio (Etats-Unis d'Amérique), le 10 septembre 1988 il a émis sa première profession dans la province de Baltimore de la Congrégation du Très-Saint Rédempteur et a été ordonné prêtre rédemptoriste le 7 mai 1994.

Démissions

Le Saint-Père a accepté la démission de:

9 juin

S.Exc. Mgr CURTIS J. GUILLORY, S.V.D., qui avait demandé à être relevé de la charge pastorale du diocèse de Beaumont (Etats-Unis d'Amérique).

S.Exc. Mgr PEDRO DANIEL MARTÍNEZ PEREA, qui avait demandé à être relevé de la charge pastorale du diocèse de San Luis (Argentine).

10 juin

S.Exc. Mgr ROBERT J. CARLSON, qui avait demandé à être relevé de la charge pastorale de l'archidiocèse métropolitain de Saint Louis (Etats-Unis d'Amérique).

S.Exc. Mgr ALOÍSIO JORGE PENA VITRAL., qui avait demandé à être relevé de la charge pastorale du diocèse de Sete Lagoas (Brésil).

Saint-Siège

Le Saint-Père a nommé:

12 juin

Mme ANTONELLA SCIARRONE ALIBRANDI, pro-recteur vicariaire de l'université catholique du Sacré-Cœur (Italie): membre du Conseil de direction de l'Autorité d'information financière.

Audiences pontificales

Le Saint-Père a reçu en audience:

12 juin

S.Em. le cardinal LUIS ANTONIO G. TAGLE, préfet de la Congrégation pour l'évangélisation des peuples.

S.E. M. JAN TOMBIŃSKI, ambassadeur de l'Union européenne, en visite de congé.

Mme MARTA CARTABIA, présidente de la Cour constitutionnelle italienne.

les membres de la présidence nationale du Mouvement ecclésial d'engagement culturel (MEIC).

le père PASQUALE SPINOSO, conseiller ecclésiastique de l'ambassade d'Italie près le Saint-Siège.

13 juin

S.Em. le cardinal MARC OUELLET, préfet de la Congrégation pour les évêques.

M. FEDERICO CAFIERO DE RAHO, procureur national antimafia et antiterrorisme de la République italienne.

M. ANDREA MONDA, directeur de «L'Osservatore Romano».

Représentation pontificale

Nomination

Le Saint-Père a nommé:

13 juin

S.Exc. Mgr BRIAN UDAIGWE, archevêque titulaire de Suelli, jusqu'à présent nonce apostolique au Bénin et au Togo: nonce apostolique au Sri Lanka.

Curie romaine

Nomination

Le Saint-Père a nommé:

12 juin

Mme RAFFAELLA VINCENTI, secrétaire de la Bibliothèque apostolique vaticane: chef de bureau à la Bibliothèque apostolique vaticane.

Entretien avec l'évêque de Gallup

SUITE DE LA PAGE 10

dant cette période, des enfants furent enlevés de force par le gouvernement fédéral et placés dans des collèges, dont certains étaient des institutions catholiques. Nous cherchons à rendre davantage visible le ministère des natifs américains dans l'Eglise catholique. Nous travaillons pour améliorer les vocations parmi les autochtones, et dans les séminaires pour éduquer les futurs prêtres sur le thème des cultures de ces populations. Enfin, stimulés par le trouble suscité par la pandémie, nous nous engageons à améliorer notre connaissance en ce qui concerne les prestations sanitaires accessibles aux natifs américains, de manière à soutenir par notre voix la demande de réforme de l'assistance médicale.

Le diocèse de Gallup que vous dirigez se trouve dans la zone de la réserve. Comment l'Eglise locale promeut-elle l'intégration et le dialogue entre les cultures dans la vie quotidienne?

Nous cherchons à être fidèles au commandement que Notre Seigneur a donné à l'Eglise avant son ascension à la droite du Père: baptiser les disciples, enseigner et savoir que le Christ est avec nous jusqu'à la fin des temps. Tel est le cœur de l'Eglise missionnaire, savoir que le Christ

est venu non pour quelques personnes, mais pour toutes les personnes.

Dans ce territoire, il existe différentes écoles catholiques. Quel rôle ont-elles dans la construction du présent et de l'avenir des enfants?

Nous avons une longue histoire d'éducation catholique parmi les natifs américains. Sainte Katharine Mary Drexel fonda une communauté religieuse qui apporta son assistance à deux couches de la population américaine parmi les plus démunies: les afro-américains et les natifs. Elle et ses consœurs ont imaginé leur présence parmi le peuple comme une réponse charitable de l'Evangile. Le Pape François nous exhorte à sortir vers les périphéries. L'engagement à évangéliser et catéchiser à travers l'éducation catholique est la façon dont nous poursuivons le travail de sainte Katharine, en répondant ainsi à l'invitation du Saint-Père. Les écoles catholiques sont fondamentales pour l'élimination de la pauvreté et pour la présence de la foi dans les communautés des natifs américains. La sous-commission pour les relations avec ces derniers travaille en contact étroit précisément avec les organisations scolaires présentes dans les réserves, pour maintenir leur vitalité, leur sensibilité culturelle et pour poursuivre le succès scolaire.

L'OSSERVATORE ROMANO

EDITION HEBDOMADAIRE EN LANGUE FRANÇAISE
Unicumque suum. Non praevalentibus

Cité du Vatican
redazione.francese.or@spc.va
www.osservatoreromano.va

ANDREA MONDA
directeur

Giuseppe Fiorentino
vice-directeur

Jean-Michel Coulet
rédacteur en chef de l'édition

Rédaction

via del Pellegrino, 00120 Cité du Vatican
téléphone + 39 06 698 99100 fax + 39 06 698 89757 segreteria@osservatoreromano.va

TIPOGRAFIA VATICANA EDITRICE
L'OSSERVATORE ROMANO

Service photo: photo@ossrom.va

Agence de publicité
Il Sole 24 Ore S.p.A.

System Comunicazione Pubblicitaria
Via Monte Rosa, 91, 20149 Milano

segreteria@osservatoreromano.va

Abonnements: Italie, Vatican: 58,00 €; Europe: 100,00 € 148,00 \$ U.S. 160,00 FS; Amérique latine, Afrique, Asie: 110,00 € 160,00 \$ U.S. 180,00 FS; Amérique du Nord, Océanie: 160,00 € 240,00 \$ U.S. 260,00 FS. Renseignements: téléphone + 39 06 698 99189; fax + 39 06 698 89754; courriel: abbonamenti.or@spc.va

Bèze: Editions jésuites ASBL, 141, avenue de la Reine 1090 Bruxelles (IBAN: BE64 0688 9989 0952 BIC: GRCBEB33); téléphone 081 22 12 35; fax 081 22 08 97; comput@editionsjesuites.com

Fines: Bayard-Ser 14, rue d'Assas, 75006 Paris; téléphone + 33 1 44 39 48 48; abonnement.orf@ser-14.com Editions de l'Homme Nouveau 10, rue de Rosenwald 75015 Paris (C.C.P. Paris 55 38 06T); téléphone + 33 1 53 68 99 77 observatoreromano@honnouveau.fr. Suisse: Editions Saint-Augustin, case postale 51, CH-1850 Sion; Maurice: téléphone + 41 24 486 05 04; fax + 41 24 486 05 23; editions@staugustin.ch - Editions Parole et Silence, Le Muvran, 1880 Les Plans sur Bex (C.C.P. 17-33720-3); téléphone + 41 24 498 23 01; paroleet silence@medias.ch Canada et Amérique du Nord: Editions de la CEC (Conférence des Evêques catholiques du Canada) 2300, promenade Don Reid, Ottawa (Ontario) K1H 4J1; téléphone + 800 759 1147; pub@cecc.ca

La déclaration «Nostra aetate»

Et le Concile ouvrit la voie au dialogue avec les religions

ANDREA TORNIELLI

La déclaration conciliaire *Nostra aetate* approuvée par les pères du Concile Vatican II et promulguée par Paul VI le 28 octobre 1965 a marqué un tournant irréversible dans les relations entre l'Église catholique et le judaïsme à la suite des mesures prises par Jean XXIII. Elle a modifié de manière significative l'approche du catholicisme à l'égard des religions non chrétiennes. Elle est considérée comme un texte fondateur pour le dialogue avec les autres confessions religieuses, fruit d'un long travail rédactionnel.

Une relation unique entre le christianisme et le judaïsme

La partie centrale du document concerne le judaïsme: «Scrutant le mystère de l'Église, le saint Concile rappelle le lien qui relie spirituellement le peuple du Nouveau Testament à la lignée d'Abraham... Du fait d'un si grand patrimoine spirituel, commun aux chrétiens et aux juifs, le saint Concile veut encourager et recommander la connaissance et l'estime mutuelles, qui naîtront surtout d'études bibliques et théologiques, ainsi que d'un dialogue fraternel». Des paroles qui représentent la reconnaissance des racines juives du christianisme et la relation unique qui existe entre la foi chrétienne et le judaïsme, comme l'avait souligné Jean-Paul II en avril 1986 lors de sa visite à la synagogue de Rome en janvier 2010, a rappelé comment «la doctrine du Concile Vatican II représentait pour les catholiques un point fixe auquel se référer constamment dans leur attitude et leurs relations avec le peuple juif, marquant une étape nouvelle et significative. Le Concile a donné une impulsion décisive à l'engagement de suivre un chemin irrévocable de dialogue, de fraternité et d'amitié».

Fin de l'accusation de déicide dirigée contre le peuple juif

Une autre affirmation décisive du document concerne la condamnation de l'antisémitisme. En plus de déplorer «les haines, les persécutions et les manifestations d'antisémitisme, qui, quels que soient leur époque et leurs auteurs, ont été dirigées contre les juifs», la déclaration du Concile explique que la responsabilité de la mort de Jésus ne doit pas être attribuée à tous les juifs. «Encore que des autorités juives, avec leurs partisans, aient poussé à la mort du Christ, ce qui a été commis durant sa Passion ne peut être imputé ni indistinctement à tous les juifs vivant alors, ni aux juifs de notre temps».

Le rayon de vérité que reflètent les autres religions

Dans la première partie de *Nostra aetate*, sont cités l'hindouisme et le bouddhisme et d'autres religions en général, en expliquant que «de même aussi, les autres religions qu'on trouve de par le monde s'efforcent d'aller, de façons diverses, au-delà de l'inquiétude du cœur humain en proposant des voies, c'est-à-dire des doctrines, des règles de vie et des rites sacrés. L'Église catholique ne rejette rien de ce qui est vrai et saint dans ces religions. Elle considère avec un respect sincère ces manières d'agir et de vivre, ces règles et ces doctrines qui, quoiqu'elles diffèrent sous bien des rapports de ce qu'elle-même tient et propose, cependant reflètent souvent un rayon de la vérité qui illumine tous les hommes».

L'estime pour les croyants de l'islam

Un paragraphe important est consacré à la foi musulmane. «L'Église regarde aussi avec estime les musulmans, qui adorent le Dieu unique, vivant et subsistant, miséricordieux et tout-puissant, créateur du ciel et de la terre, qui a parlé aux hommes. Ils cherchent à se soumettre de toute

leur âme aux décrets de Dieu, même s'ils sont cachés, comme s'est soumis à Dieu Abraham, auquel la foi islamique se réfère volontiers. Bien qu'ils ne reconnaissent pas Jésus comme Dieu, ils le vénèrent comme prophète; ils honorent sa Mère virgine, Marie, et parfois même l'invoquent avec piété. De plus, ils attendent le jour du jugement, où Dieu rétribuera tous les hommes après les avoir ressuscités. Aussi ont-ils en estime la vie morale et rendent-ils un culte à Dieu, surtout par la prière, l'aumône et le jeûne».

Paul VI et les «confesseurs de la foi musulmane»

Parmi les passages significatifs accomplis au cours des années suivantes par les Papes dans le dialogue avec le monde islamique, il faut citer les paroles prononcées en juillet 1969 par Paul VI en Ouganda, quand le Pape rendit hommage aux premiers martyrs chrétiens africains en faisant une comparaison qui associait également les fidèles musulmans au martyre subi des mains de souverains des tribus locales. «Nous sommes certains d'être en communion avec vous», dit-il en s'adressant aux représentants de foi islamique à la nunciature de Kampala, «quand nous implorons le Très-Haut de susciter dans le cœur de tous les croyants d'Afrique le désir de la réconciliation et

Dieu unique, le Dieu vivant, le Dieu qui crée les mondes et amène ses créatures à leur perfection». Jean-Paul II a rappelé que «le dialogue entre chrétiens et musulmans est aujourd'hui plus nécessaire que jamais. Il découle de notre fidélité à Dieu et suppose que nous sachions reconnaître Dieu par la foi et lui témoigner par la parole et l'action dans un monde de plus en plus sécularisé et, parfois, athée».

A Assise, avec Jean-Paul II et Benoît XVI

L'année suivante, le 27 octobre 1986, le Souverain Pontife a convoqué à Assise les représentants des religions du monde pour prier pour la paix menacée, une rencontre qui était devenue un symbole de dialogue et d'engagement commun entre les croyants de différentes confessions. «Le rassemblement de tant de chefs religieux pour prier est en soi une invitation au monde d'aujourd'hui à prendre conscience qu'il y a une autre dimension à la paix et une autre façon de la promouvoir, qui n'est pas le résultat de négociations, de compromis politiques ou de marchandages économiques. Mais le résultat de la prière, qui, malgré la diversité des religions, exprime une relation avec un pouvoir suprême qui dépasse notre seule capacité humaine». Célébrant à Assise le 25^e anniversaire de cet événement, Benoît XVI a mis



La rencontre religieuse d'Assise de 1986

du pardon si souvent recommandés dans l'Évangile et dans le Coran». Le Pape Montini ajoutait: «Et comment ne pas associer au témoignage de piété et de fidélité des martyrs catholiques et protestants la mémoire des confesseurs de la foi musulmane, dont l'histoire nous rappelle qu'ils ont été les premiers, en 1848, à payer de leur vie le refus d'enfreindre les prescriptions de leur religion?».

«Descendants d'Abraham»

En novembre 1979, rencontrant la petite communauté catholique d'Ankara, Jean-Paul II a réaffirmé l'estime de l'Église pour l'islam et a déclaré que «la foi en Dieu, professée en commun par les descendants d'Abraham, chrétiens, musulmans et juifs, lorsqu'elle est vécue avec sincérité et mise en pratique, est le fondement sûr de la dignité, de la fraternité et de la liberté des hommes et le principe d'une conduite morale juste et de la coexistence sociale. Et ce n'est pas tout: en conséquence de cette foi en Dieu le Créateur et transcendant, l'homme se trouve au sommet de la création».

Le discours de Casablanca

Une étape importante sur ce chemin est représentée par un autre discours de Jean-Paul II, prononcé en août 1985 à Casablanca, au Maroc, devant de jeunes musulmans. «Chrétiens et musulmans, nous avons beaucoup de choses en commun, en tant que croyants et en tant qu'hommes, a déclaré Jean-Paul II devant ces milliers de jeunes Marocains. Nous vivons dans le même monde, sillonné par de nombreux signes d'espoir, mais aussi par de nombreux signes d'angoisse. Abraham est pour nous le même modèle de foi en Dieu, de soumission à sa volonté et de confiance en sa bonté. Nous croyons au même Dieu, le

en garde contre la menace que représente l'abus du nom de Dieu pour justifier la haine et la violence, citant à cet égard l'usage de la violence perpétrée par les chrétiens tout au long de l'histoire («nous le reconnaissons, plein de honte»), mais il a également observé que «le «non» à Dieu a produit une cruauté et une violence sans mesure, qui n'était possible que parce que l'homme ne reconnaissait plus aucune norme et ne jugeait plus au-dessus de lui-même, mais ne prenait comme norme que lui-même. Les horreurs des camps de concentration montrent en toute clarté les conséquences de l'absence de Dieu».

Du Concile au document d'Abou Dhabi

La déclaration conciliaire *Nostra aetate* se termine par un paragraphe consacré à «la Fraternité universelle»: «Nous ne pouvons invoquer Dieu, Père de tous les hommes, si nous refusons de nous conduire fraternellement envers certains des hommes créés à l'image de Dieu. La relation de l'homme à Dieu le Père et la relation de l'homme à ses frères humains sont tellement liées que l'Écriture dit: «Qui n'aime pas ne connaît pas Dieu» (1 Jn 4, 8). Par là est sapé le fondement de toute théorie ou de toute pratique qui introduit entre homme et homme, entre peuple et peuple, une discrimination en ce qui concerne la dignité humaine et les droits qui en découlent». Il est fait référence à cette tradition dans le Document sur la fraternité humaine signé par le Pape François et le grand imam d'Al-Azhar Ahmad Al-Tayyeb le 4 février 2019 à Abou Dhabi, où l'on peut lire: «Au nom de Dieu qui a créé tous les êtres humains égaux en droits, en devoirs et en dignité, et les a appelés à vivre ensemble comme des frères entre eux, afin de peupler la terre et d'y répandre les valeurs de bonté, de charité et de paix».